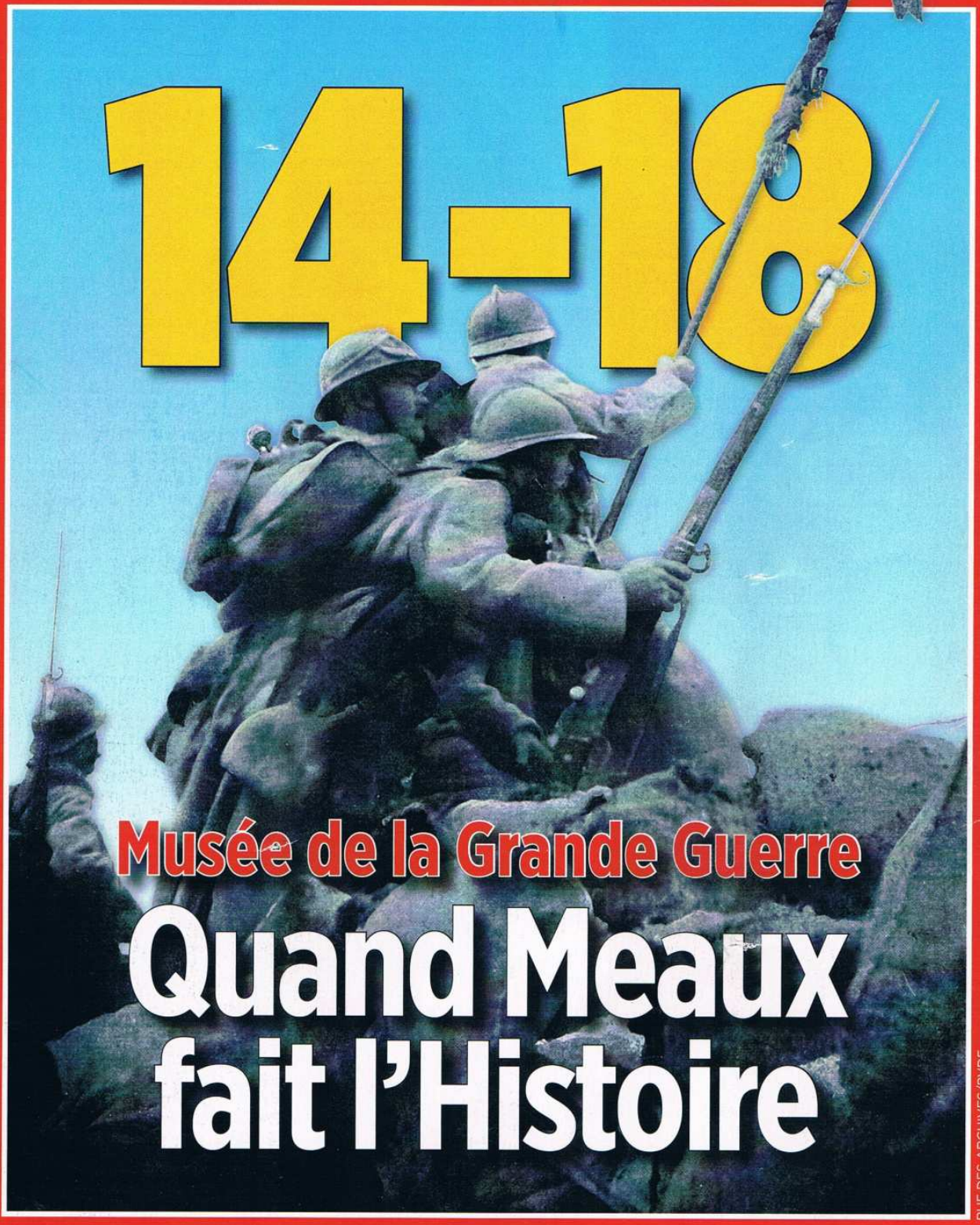
Le Point

ÉDITION SPÉCIALE – EXEMPLAIRE OFFERT



14-18

Musée de la Grande Guerre

Quand Meaux fait l'Histoire

RUE DES ARCHIVES/PVDE

Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux

Route de Varreddes - RD 405 77100 Meaux (France)

01 60 32 14 18

contact@museedelagrandeguerre.eu
www.museedelagrandeguerre.eu

Page officielle du Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux

Accès
En voiture : A4 RN 3 direction Meaux puis Soissons
Parking gratuit 120 places
Par les transports :
30 minutes de Paris gare de l'Est – 10 minutes de la gare de Meaux par la ligne de bus M6 (station gare routière)
20 minutes de la gare RER A/TGV Chessy Marne-la-Vallée
30 minutes de l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle

Horaires
Ouverture tous les jours sauf mardi
(et 1er janvier, 1er mai, 25 décembre)
Hiver (octobre-avril) : 10 h-17 h 30
Eté (mai-septembre): 9 h 30-18 h 30
Clôture des caisses 1/2 heure avant la fermeture du musée

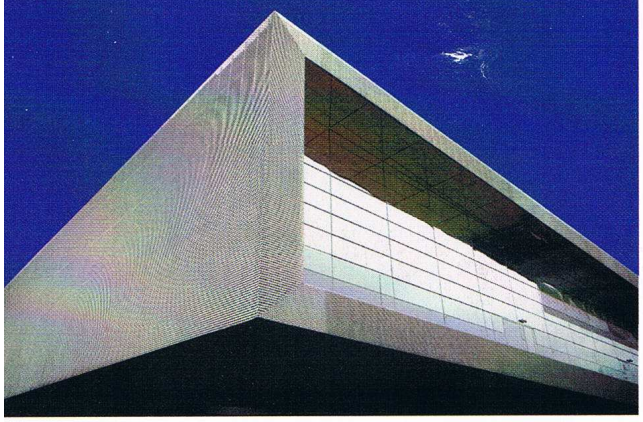
Tarifs
Plein tarif : 10 € *
* Billet valable à la journée
*Audioguides d'accompagnement à la visite disponibles gratuitement sur demande
Tarifs réduits : 9, 7 ou 5 € (selon conditions)
Forfait familial : 25 € (2 adultes + 2 enfants – 18 ans + 2 € par enfant supplémentaire)
Gratuité : enfants – 8 ans, accompagnateurs d'une personne handicapée

Tarif groupe à partir de 15 personnes :
Renseignements et réservations auprès de Tourisme 77
01 60 39 60 49 / puente@tourisme77.fr

Un musée pour tous
Musée accessible aux personnes en situation de handicap physique et mental. Plus d'informations auprès du service des publics au 01 60 32 10 45
Parcours « Les animaux dans la Grande Guerre », pour les enfants dès l'âge de 8 ans.

TOURISME Pays de Meaux
Informations touristiques
Office de tourisme du Pays de Meaux
01 64 33 02 26

Retrouvez toute l'actualité du musée
Programmation culturelle, offre pédagogique, grille détaillée des tarifs disponible en ligne sur www.museedelagrandeguerre.eu



MINISTÈRE DE LA CULTURE - MÉDIATHÈQUE DU PATRIMOINE - RMN - HAMILTON/REA

Une histoire et l'Histoire

PAR **FRANZ-OLIVIER GIESBERT**

Intox. Un kiosque à Rexpoëde, dans le Nord. Tout au long du conflit, la fabrication de l'information combine censure et propagande (autochrome de 1917).

(en couverture)
Champ d'honneur. Le lieutenant-colonel Desgrées du Loû, tenant le drapeau du 65e régiment d'infanterie coloniale, entraîne ses hommes hors de la tranchée pour atteindre la ferme de Navarin, à Mesnil-lès-Hurlus, dans la Marne, le 25 septembre 1915. Il est tué quelques minutes plus tard par une rafale de balles.

C'est une histoire qui mériterait de figurer dans les annales, tant elle fait du bien. Une histoire qui montre que la France, malgré le pessimisme ambiant, n'est pas encore tout à fait tombée dans l'« aquabonisme » et l'immobilisme bureaucratique.

Un jour, Jean-François Copé rencontre Jean-Pierre Verney, un collectionneur privé et passionné qui a réuni 50 000 pièces autour de la Grande Guerre, mais qui n'arrive pas à trouver preneur en France.

Jean-François Copé voit tout de suite l'intérêt pour le Pays de Meaux, et décide sur-le-champ d'y créer un musée à partir de l'extraordinaire collection Verney. Résultat : ce Musée de la Grande Guerre, auquel nous consacrons cette édition spéciale, et qui sera désormais une destination incontournable pour tous les amateurs d'Histoire.

La morale de cette histoire est que tout est possible avec de la volonté et que, grâce à ses élus, le Pays de Meaux fait... l'Histoire ■

Le Point 74, avenue du Maine, 75682 Paris cedex 14 | SEBDO S.A. au capital de 10 100 160 € – 312 408 784 RCS Paris.

Directeur de la publication Franz-Olivier Giesbert | **Dossier dirigé par** François-Guillaume Lorrain
Maquette Maciré Yansané | **Secrétariat de rédaction/Révision** Aline Cochard
Impression La Galiote-Prenant

Le passeur de mémoire

MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE-PAYS DE MEAUX/D. PAZERY

Sa collection – 50 000 pièces – est l'œuvre de toute une vie. Meaux lui a bâti un écrin à sa dimension. Rencontre avec Jean-Pierre Verney.

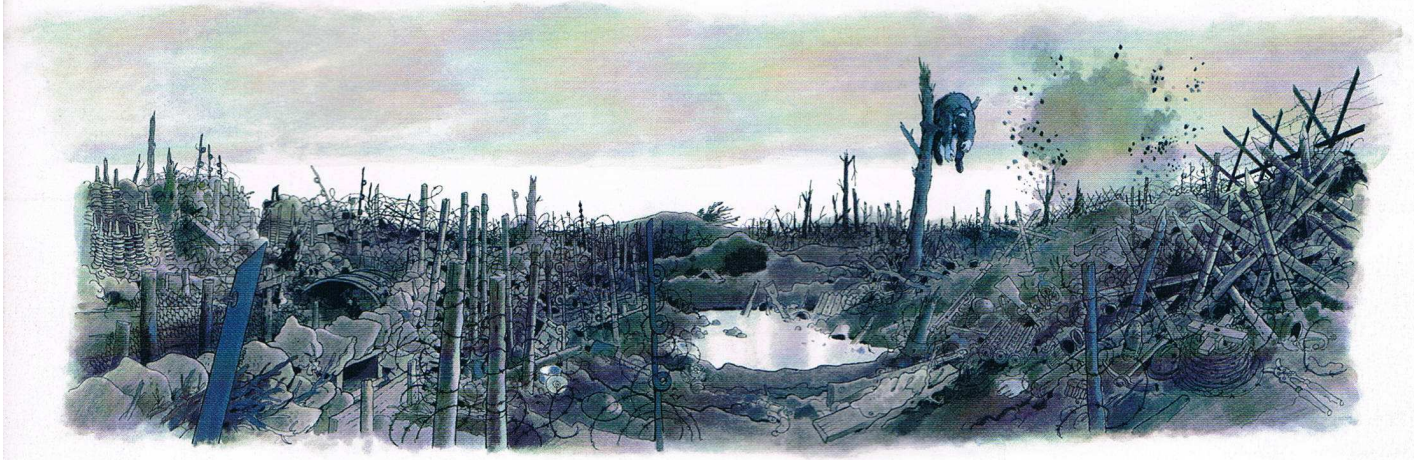
PAR **FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN**

La Première Guerre, Jean-Pierre Verney est tombé dedans tout petit : il n'a pas 4 ans lorsque son grand-père l'entraîne dans les « haltes-pèlerins » du Chemin des Dames, où il retrouve ses vieux copains. *« Avec moi, il ne parlait pas de la guerre. Mais parfois, elle ressurgissait. Un jour, il avait aperçu une souris au fond de son broc d'eau. Il s'est mis à vomir, car il avait repensé à tous ses potes bouffés par les rats. »* On est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le petit garçon écoute les anciens combattants ressasser leurs souvenirs et ramasse déjà des vestiges. A 14 ans, il atteint son premier millier de livres sur la période. Après son service militaire, il passe aux objets. Photographe pour divers ministères, il écume à ses heures perdues les puces, les ventes aux enchères et divers réseaux de passionnés, procédant à un patient *« labourage »* du patrimoine de guerre, devenant lui-même un patrimoine vivant, à la tête de 20 000 objets et de 30 000 documents. Dans cette manne, quelques trophées conquis de haute lutte : *« Les ordres de mobilisation allemands sont quasi introuvables : les autorités interdisaient qu'on les décolle et ils ont été ruinés par le temps. Les ordres belges aussi, sont très rares, mais pour une raison inverse. Dès que les Allemands sont entrés en Belgique, en août 14, ils les ont arrachés. »* Ami proche du dessinateur Jacques Tardi, autre esprit hanté par 14-18, Verney a collaboré à la série « Putain de guerre ». Mais que faire de sa collection d'obus, d'habits, de savons, d'affiches, qui envahit chaque recoin de sa maison ? Jean-Pierre Verney la propose ici et là en France, essuyant vingt-sept refus alors que les Allemands et les Américains manifestent un intérêt marqué. Ce trésor de guerre allait-il quitter la France ?

Transmission. Jean-Pierre Verney est le conseiller scientifique et historique du Musée de la Grande Guerre. Son extraordinaire collection d'objets et de documents est à l'origine du projet.

Batailles de la Marne. En 2004, la bataille de la Marne fête ses 90 ans et Verney propose une exposition à Meaux et à son maire, Jean-François Copé. Point ultime de l'avancée allemande, avant-poste de la résistance française, la ville symbolise un pays qui n'a pas laissé passer l'ennemi. C'est un succès. *« M. Copé est venu chez moi, a découvert l'ensemble de ma collection, m'a fait confiance et m'a dit banco pour un musée. »* Le lieu est vite choisi, à l'entrée nord de la ville, au pied du colossal monument américain. Avec cette « Liberté éplorée », les Etats-Unis, dans les années 30, ont voulu rendre la pareille à la nation qui leur avait fait don de la statue de la Liberté. Sept ans plus tard, un superbe bâtiment qui s'avance en porte-à-faux vers la vallée de l'Ourcq, réalisé par l'architecte Christophe Lab, est enfin inauguré. Toute une communauté d'agglomération de 80 000 habitants est associée, marquée comme Meaux par les combats de septembre 14 : à Chambry, des soldats de la 6e armée de Lorraine sont venus mourir aux portes de leur village natal ; à Villeroy, le lieutenant Charles Péguy est tombé dans un champ, à la tête de ses hommes ; à Monthyon, le premier coup de canon allemand de la bataille de la Marne a été tiré depuis la colline...

Petite et grande Histoire. Dans l'esprit de la collection de Verney, mine d'objets, ce musée se veut un « Palais de la découverte » de la Grande Guerre. Loin de l'approche intellectuelle qui a prévalu jusque-là dans la muséographie – en particulier à l'Historial de Péronne – chaque objet raconte une anecdote, un reliquat de vie, introuvable dans les livres : comme chez Jean-Pierre Verney, qui allie la passion du collectionneur à la science de l'historien, petite et grande Histoire sont imbriquées. Tout au long de la ■■■

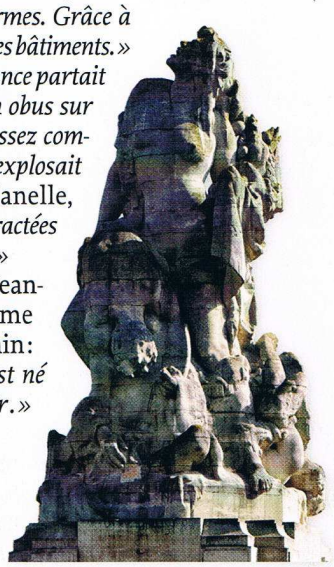


No man's land. Ami proche de Jean-Pierre Verney, le dessinateur Jacques Tardi a réalisé cette fresque originale pour le Musée de la Grande Guerre.

TARDI/MUSEE DE LA GRANDE GUERRE-PAYS DE MEAUX

■■■ nef du musée, qui conduit de 1914 à 1918, l'accent est mis sur une histoire concrète, directe, qui resitue le soldat, qui le ressuscite : une obligation, alors que près d'un siècle a passé, que le dernier poilu est mort. Se promener avec Jean-Pierre Verney, c'est donc voyager dans le temps. On passe devant la capote de Corbin : *« Un peintre intéressé par tous les arts nouveaux. Après avoir été bombardé par un avion, il a eu l'idée de toiles peintes, qui brisaient les formes. Grâce à lui, on a pu camoufler les camions, les abris, les bâtiments. »* Ici, on aperçoit un tour d'obus : *« La France partait de zéro. On a voulu produire trop vite, un obus sur trois était défectueux. L'acier n'était pas assez compact, des microfissures se formaient, l'obus explosait dans le canon. »* Là, une ceinture de flanelle, *« pour protéger des grippes intestinales contractées dans les tranchées. Une astuce de paysan. »*

On ne se lasserait pas de l'écouter. Jean-Pierre Verney déambule encore comme dans sa maison, mais il a déjà passé la main : *« Je ne suis qu'un père porteur. Le fils est né le 11 novembre. Au musée de le faire grandir. »* Longue vie au musée ! ■



Cadeau. Le musée est bâti au pied de « La liberté éplorée », offerte par les Etats-Unis à la France, en 1932.

2 QUESTIONS À MARC FERRO

Historien, président d'honneur du conseil scientifique du Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux*

Le Point : Quelle est l'originalité de ce musée ?

Marc Ferro : Depuis 1918, il y a eu différents temps dans l'approche du conflit. Durant l'entre-deux-guerres, on a d'abord analysé les responsabilités de chaque pays, le choix des stratégies militaires. Puis on s'est penché sur la nature idéologique du combat mené par les pays, en opposant bellicisme et pacifisme. Dans les années 80, on est arrivé à une troisième strate, l'étude des soldats, qui, jusque-là, avaient été les grands orphelins de cette guerre. On les a enfin considérés en tant qu'individus, entre contrainte et consentement. Le musée de Meaux essaie de faire le point sur ces approches successives, en montrant comment, d'une bataille de la Marne à l'autre, de 1914 à 1918, la guerre a évolué, s'est transformée, pour les gens de la région, les soldats, les état-majors...

Il s'appuie sur une grande richesse d'objets.

Ils permettent de croiser les multiples regards. Mais le risque était de se laisser ensevelir par ces objets, qui doivent seulement donner un fil rouge. C'est pourquoi ont été créées des niches thématiques : un poilu qui découvre le combat, la vie d'une tranchée, le parcours d'un soldat des colonies qui arrive sur le front... L'ambition du musée est de greffer sur une histoire linéaire les différentes approches qui se sont manifestées à différents moments de cette guerre ■

PROPOS RECUEILLIS PAR F.-G. L.

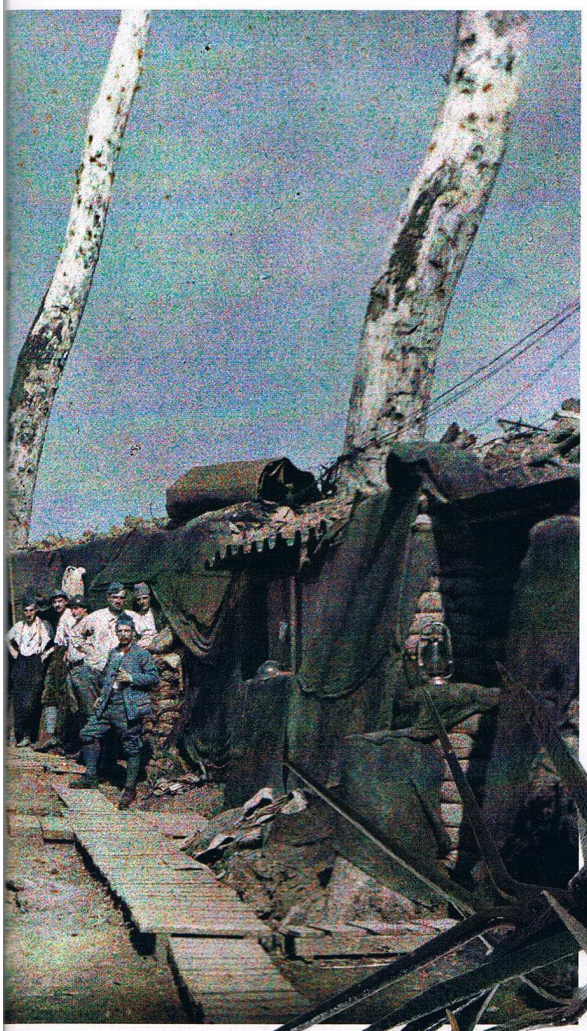
* Dernier ouvrage paru : « 1917, les hommes de la révolution » (Omnibus, 1 056 p., 28 €).

Dévastation. Les lignes françaises au Het-Sas, le long de l'Yser, en Flandre (autochrome de 1917).

IBO/SIPA - MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE-PAYS DE MEAUX/D. PAZERY

Trésors de guerre

Combattre au front, survivre dans les tranchées, tomber sous les bombes : quatre ans de conflit au quotidien racontés par des objets aussi éloquents que des livres. Captivant.



◀ Note bleue.
L'officier est mort avant d'avoir pu récupérer cette **capote** commandée chez un tailleur. Il reste encore la fiche dans une poche intérieure. En 1905, l'armée française étudie un nouvel uniforme. En attendant, les Anglais choisissent le kaki, les Italiens, le gris-vert, les Allemands, le *feldgrau*. On opte pour le violet – on a constaté qu'à 300 mètres de distance, une cible violette est mouvante – obtenu en mélangeant le bleu, le blanc et le rouge. Mais le colorant rouge, qui a remplacé la garance naturelle, nous est fourni par l'Allemagne, numéro un de la chimie. La France doit se contenter du blanc et du bleu, ce qui donnera le bleu horizon. Le couturier **Paul Poiret** remplace le collet monté, en vigueur en 1870, par un col rabattu et gagne un mètre carré de tissu en adoptant une seule rangée de boutons. Mais l'hiver 1915 arrive : 70 000 soldats dont la poitrine est moins bien protégée contractent la tuberculose.

◀▲ Régression.
Aussi moderne soit-elle, la Première Guerre mondiale est marquée par un retour à des pratiques ancestrales. On fabrique ainsi des masques aux allures de heaumes, agrémentés d'un créneau à hauteur des yeux, pour les soldats qui surveillent les tranchées. Chaque camp a aussi l'idée d'enterrer dans les trous d'obus ces **chausse-trapes** déjà en usage au temps des Romains. Le soldat, qui s'y jetait à l'aveuglette pour se protéger, s'empalait sur les pointes, la plaie s'infectait et se transformait en une sanie épouvantable.

SOLDATS RECONNUS

La dernière découverte importante de soldats tués pendant la guerre a eu lieu à Fromelles, dans le Nord : en 2008, 250 cadavres australiens ont été exhumés. Ils avaient été enterrés à la hâte dans des fosses communes par les Allemands, après la bataille du 20 juillet 1916, qui avait fait 7 000 morts parmi les Alliés. Une loi, en 1915, avait été votée afin d'imposer une tombe individuelle pour chaque soldat, mais les aléas de la guerre ont souvent empêché son application. A Fromelles ont été retrouvés des dentiers – à cause des conditions de vie, les dents de ces jeunes soldats étaient dans un état effroyable – et des cheveux. Les Allemands avaient envoyé leurs plaques à la Croix-Rouge de Genève. Cinquante familles australiennes ont déjà identifié des restes de leurs ancêtres ■ F.-G. L.

Gratitude. 94 ans après la bataille de Fromelles, qui coûta la vie à 7 000 soldats du Commonwealth, le prince Charles de Galles (au milieu) et la gouverneure générale australienne, Quentin Bryce (à dr.), participent à l'inauguration d'un cimetière militaire sur le théâtre des affrontements, le 19 juillet 2010. En 2008, les dépouilles de 250 soldats australiens furent exhumées à Fromelles.

HAMILTON/RÉA - MINISTÈRE DE LA CULTURE/MÉDIATHÈQUE DU PATRIMOINE/RMN - ROSEREAU /MAXPPP

Administration Communale de Gosselies

CHATS

L'Autorité allemande nous prie d'informer le public de son désir d'acheter les chats.

Les propriétaires qui voudraient vendre leurs chats, peuvent s'adresser à la Gendarmerie où il leur sera payé de 3 à 4 Mk. par bête.

Gosselies, le 11 Mai 1918.

Le ff. Bourgmestre,
Em. MOUSTY.

Impr. L. PIRON, Gosselies.

▲ Chacun cherche son chat.

On pourrait croire que les Allemands avaient en vue l'élimination des rats qui pullulaient dans les tranchées. En réalité, le **chat** était recherché pour sa peau, qui faisait une excellente protection en feutre, ainsi que pour sa viande, car après avoir mangé tous les lapins, il fallait bien trouver autre chose à se mettre sous la dent.

◀ Soutien.

Ces **cannes** avaient d'abord une utilité : elles servaient à ne pas glisser dans les tranchées boueuses. Mais le soldat était souvent un paysan, parfois un berger. Pour tuer le temps, pour ne pas déprimer, sculpter sa canne au couteau lui rappelait le monde dont il était issu. Lorsque le régiment revenait vers l'arrière jusqu'à un village qu'il fallait traverser en musique – chaque régiment avait alors son orchestre composé de brancardiers, de tailleurs – le soldat jetait sa canne dans un ravin à l'entrée du village et la récupérait après le défilé.

MONUMENTS **AUX MORTS**

Au cours de la Grande Guerre, les Français pratiquent le regroupement du maximum de morts sur le minimum d'espace, notamment dans les nécropoles de Notre-Dame-de-Lorette (20 000 tombes) et du Labyrinthe (48 000 tombes), près de Souchez, en Artois. Des études rapportent qu'un soldat français dispose de 3,5 mètres carrés et un américain, de 40 mètres carrés. Les Anglais sont enterrés là où ils sont tombés. De fait, leurs cimetières sont éparpillés : près de 200 dans le seul département de la Somme. Le budget annuel alloué par le ministère des Anciens Combattants pour l'entretien d'une tombe française n'étant que d'une poignée d'euros, il est prévu que la charge des petits cimetières passe aux mains d'entreprises privées. En 1920, l'Etat Français a rendu leurs morts à de nombreuses familles françaises : il reste ainsi 600 000 tombes dans l'Hexagone, soit moins que pour les soldats allemands ou anglais. Mais un mort pour la France ne peut disparaître. Que se passe-t-il lorsque la concession privée arrive à échéance ? Certains soldats ont fini dans une fosse commune, d'autres, grâce au Souvenir Français, ont heureusement été transférés dans les carrés militaires des cimetières communaux. Enfin, jusqu'en 1934, les Allemands n'étaient pas autorisés à s'occuper de leurs tombes en France. Basée à Kassel, la Volksbund Deutsche Kriegsgäberfürsorge, association privée financée surtout par les dons des familles, leur paie aujourd'hui le déplacement en France comme dans tout autre pays. Chaque année, les Allemands consacrent en moyenne 150 euros à leurs tombes ■ **F.-G. L.**

RUE DES ARCHIVES/PVDE

Phare. La tour-lanterne de la nécropole Notre-Dame de Lorette (20 000 tombes) en une du « Pèlerin », le 16 août 1925.

◀ Sur un plateau.

Tout est bon pour exalter le patriotisme. La militarisation des jeux et jouets (ici, un jeu de l'oie de 1914-1915) tend vers un seul objectif : figurer l'ennemi, le « Boche ».

▶ Mise en boîte.

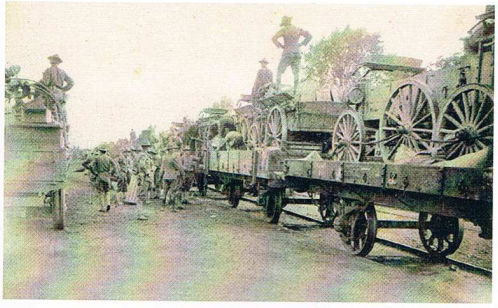
Cette conserve est signée du caricaturiste Hansi, affecté à une section de propagande. Les Français remplacèrent les maquereaux par des tracts défaitistes rédigés en allemand. Le prisonnier français destinataire du colis, et qui sans doute aurait préféré une vraie nourriture, devait négligemment éparpiller les tracts dans le camp où il était retenu.

Anecdote : les Allemands, victimes du blocus, voulurent acheter en contrebande des milliers de boîtes en passant par le territoire helvète. Ayant eu vent de ce trafic, les Français leur refourguèrent ces fausses conserves via la Suisse.

RUE DES ARCHIVES/PVDE

Désespoir. Une tranchée à Saint-Jean-d'Ormont (Vosges), pendant le terrible hiver 1915. Cette photo est l'une des plus fortes réalisées par le psychiatre alsacien Frantz Adam, engagé pendant quatre ans au 23e régiment d'infanterie.

FRANTZ ADAM/AFP



Légion. Entrés en guerre tardivement, les Américains ne comptaient pas servir de « réservoir d'hommes » ; fin 1918, ils seront néanmoins 2 millions en Europe.

L'AMI **AMÉRICAIN**

Les Etats-Unis entrent en guerre le 2 avril 1917, après une longue hésitation. Banquiers des Alliés, qui contractent auprès d'eux une dette inquiétante, ils sont néanmoins otages des 6 millions d'Américains d'origine allemande. Les menées en sous-main de l'Allemagne pour inciter le Mexique à attaquer les Etats-Unis entraînent ces derniers à franchir le pas. Comme ils ne sont que des partenaires, et non des alliés, ils peuvent à tout moment signer une paix séparée. Pauvres en armes – le premier char ne sort de leurs usines que le 11 novembre 1918 – ils sont riches en effectifs : si le premier envoi d'hommes n'est que de 40 000 soldats, 2 millions d'Américains sont sur le sol français à la fin de la guerre et 3 millions étaient prévus pour 1919. L'Etat de New York, plus progressiste, expédie quatre régiments de combattants noirs, mesure qui effraie le général en chef Pershing, qui préfère les confier à Foch : ils serviront dans l'armée française. Mais pour éviter les troubles, désamorcer les peurs fantasmées, ils seront les premières unités américaines à être rapatriées en janvier 1919 ■ **F.-G. L.**

▲ Sur le fil.

Envoyés de nuit avant les attaques pour sectionner à l'aide de **cisailles** les réseaux de barbelés qui traversaient le no man's land, les « cisailleurs » constituaient un poste à part entière dans le personnel des tranchées. Le bruit du fil coupé les faisant très vite repérer, ils avaient de fortes chances de finir cloués sur ces barbelés, rebaptisés « cordes à linge » par des soldats imaginatifs. En raison des risques encourus, les cisailleurs avaient droit à des permissions spéciales.

▼ Casque d'or.

Louis Adrian mériterait d'entrer au Panthéon. Cet intendant militaire, colonel à la retraite, est rappelé en 1914. Il soulage d'abord les soldats du froid en achetant des dizaines de milliers de peaux de mouton reconverties en chasubles. Puis, constatant que des gamelles ont amorti des éclats de shrapnell, il a l'idée de glisser une demi-louche sous le képi : la **cervellière** est née. Dans les tranchées, les blessures crâniennes, souvent mortelles, sont innombrables. Joffre, soucieux de la vie de ses hommes, affirme que la guerre sera vite finie et l'éconduit, mais Adrian fait effectuer en secret des tests concluants. Joffre s'incline, et les premiers casques en acier doux sont fabriqués en septembre 1915.

HAMILTON/RÉA - MUSEE DE LA GRANDE GUERRE-PAYS DE MEAUX

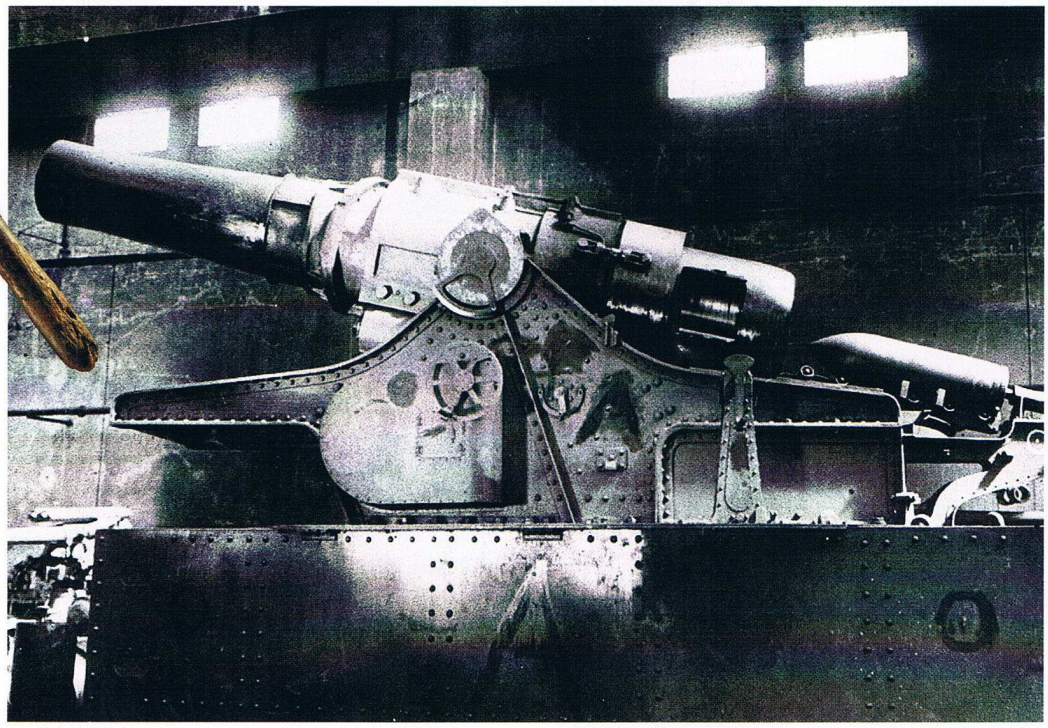
ARTISTES **FAUCHÉS**

Depuis 1927 sont enfermés dans le Panthéon les hommages rendus à 560 écrivains morts pour la France – dont 50 sous les drapeaux, tels Apollinaire ou Victor Segalen, qui s'est tué accidentellement en 1919. Parmi les victimes, Charles Péguy, tombé dans un champ à Villeroy, le premier jour de la bataille de la Marne, alors qu'il partait à l'assaut de la colline de Monthyon. Un monument lui est dédié près de Meaux. On se souvient qu'en 1991, Alain-Fournier, l'auteur du « Grand Meaulnes », avait été identifié près de Saint-Remy-la-Calonne, dans la Meuse, où, du côté de Marchéville, on cherche toujours les restes de l'auteur de « La guerre des boutons », Louis Pergaud (qui suit immédiatement Péguy dans la liste). Il est fort probable qu'il ait été achevé involontairement par une attaque d'artillerie française alors qu'il était déjà blessé. Parmi les 560 écrivains figure aussi Paul Lintier, mort en 1916, auteur de « Ma pièce » et du « Tube 1233 », deux grands textes oubliés sur la vie de soldat, qui connurent à l'époque un vrai triomphe ■ **F.-G. L.**

Enigme. Le corps de Louis Pergaud, l'auteur de « La guerre des boutons » tombé en 1915, n'a jamais été retrouvé.

▲ Force de frappe.
Dis-moi quelle **matraque** tu utilises et je te dirai pour quel pays tu combats ! Si les Français ont, comme pour les armes, donné parfois dans la débrouille, les Italiens (à g.) ont toujours privilégié l'esthétique. Quant aux Autrichiens (à dr.), leur souci majeur – à l'instar de leurs alliés allemands – est l'efficacité. L'objet est donc manufacturé au plus sobre.

▼ Bricolage.
En 1914, les Français ne disposent que de pétards artisanaux. Des Géo Trouvetou mettent au point les premières grenades F1 qui seront encore utilisées lors de la guerre d'Algérie. Mais la proximité et l'exiguïté des tranchées obligent à concevoir de nouvelles armes. Si les Allemands ont déjà des lance-mines et des lance-grenades, en France, on bricole des boîte de conserve bourrée de clous, de cailloux, allumées avec une mèche et introduites dans les obus. Voilà un lance-obus. On finit par utiliser une mine Louis-Philippe qui a la forme d'un petit crapaud : le **crapouillot**. L'ensemble, qui pèse 300 kilos, est porté par quatre « crapouilloteurs », souvent des têtes brûlées ou des poilus punis, car l'engin, vite repéré, les expose à des répliques immédiates.



Démesure. La « Grosse Bertha ». Chaque obus tiré depuis ce canon de 420 mm, véritable puzzle métallique d'acier et fleuron de l'artillerie allemande, atteignait la stratosphère.

Entrailles. Paris bombardé par un Zeppelin, en janvier 1916. Deux ans plus tard, un obus de la « Grosse Bertha » s'abat sur l'église Saint-Gervais en plein service du vendredi saint. Bilan : 91 morts.

« A *Charenton !* » hurle Clemenceau à l'endroit du professeur Kling, directeur du laboratoire municipal de la ville de Paris, qui prétend, ce fou, que les projectiles tombés sur la Gare de l'Est, ce 22 mars 1918, ne sont pas des torpilles aériennes, mais des obus de gros calibre. Les Allemands sont tout de même à 120 kilomètres de Paris. Auraient-ils effectué une percée durant la nuit ? Non, rappelle Pierre Darmon dans « Vivre à Paris pendant la Grande Guerre » (Fayard), ils ont juste mis au point un canon révolutionnaire, vite baptisé la « Grosse Bertha », du nom de la fille de l'industriel Alfred Krupp. Bertha ressemble à un gros puzzle métallique de 1 000 tonnes d'acier, mis en place dans la forêt de Saint-Gobain, dans l'Oise. Soixante-cinq obus numérotés – l'usure du canon après chaque coup a été prise en compte – de 100 kilos chacun sont entreposés sous un réseau de camouflage. Pour échapper au repérage des Français, trente canons sont déployés alentour et actionnés en même temps, grâce à des déclencheurs électriques. Une différence d'un centième de millimètre dans la flèche de visée représente, à l'arrivée, un écart de 100 mètres. Chaque obus culmine à 50 kilomètres de hauteur, autrement dit, atteint la stratosphère. Certains propriétaires de maisons bombardées avanceront cet argument – les bombes proviennent du ciel et non de la terre – pour se faire rembourser par les assurances. Les premiers bombardements provoquent un mini exode à Paris où l'on croit d'abord à des avions qui voleraient à plus de 7 000 mètres, les pilotes étant dotés d'un masque à oxygène. Mais le professeur Kling trouve dans les décombres un morceau d'obus qui justifie ses dires. Jusqu'au 8 août 1918, la Grosse Bertha fera 256 morts et 620 blessés. En 1940, Hitler fera des essais infructueux avec un canon d'une portée de 600 kilomètres pour bombarder l'Angleterre ■ **F.-G. L**

HAMILTON/RÉA - MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE-PAYS DE MEAUX - « SUDDEUTSCHE ZEITUNG »/RUE DES ARCHIVES

Marchands de cauchemars

PAR **FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN**

A qui profite la guerre ? Si charlatans et aigrefins sont rapidement contenus, les industriels restent à la manœuvre pendant les combats.

«*Pour nos soldats, l'eau contaminée est purifiée par le Chalu-bib, chalumeau filtrant, 3 francs, pharmacie Delattre, 5, rue Chauveau-Lagarde, Paris.*» La guerre est propice aux paniques, et donc aux illusions, et donc aux charlatans. Les inventions fantaisistes fleurissent : casque de feutre destiné à protéger des balles, suc de viande soi-disant reconstituant, fausses œuvres de charité, faux mutilés, toutes les peurs sont exploitées.

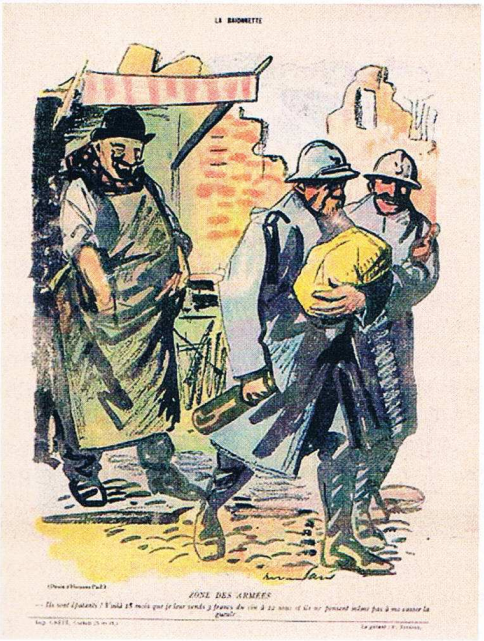
Un nouveau mot fait son apparition : mercanti. Il qualifie l'intermédiaire parasite, sur les lignes arrières, qui fait monter les prix des denrées alimentaires devenues rares, comme le vin, la charcuterie, le fromage, le chocolat, le beurre. «*Que voulez-vous : c'est la vie chère !*» s'exclame un mercanti dans une caricature du «Crapouillot». «*Pour vous, peut-être, moi, je la trouve plutôt à bon marché*», répond le poilu. Face au civil enrichi, le soldat se voit comme «*le PCDF, le pauvre con du front*». Il en veut aussi au villageois bien nourri, au cafetier à la Thénardier, qui monnaie ses services : si le conflit dure, c'est que certains y voient leur intérêt.

Le sexe est l'autre secteur d'activité du mercanti. Très vite, les maquereaux convoient leurs filles, qu'ils installent sous des tentes, dans des fermes à proximité du front. En 1916, toute une division file à l'hôpital. Pétain réagit en 1917 en instaurant le bordel militaire de campagne, ou BMC, avec cuvette, savon, serviette et surveillance hygiénique.

Conflits d'intérêt. Plus largement, l'économie de guerre engendre une noria qui engraisse les industriels, les fameux «marchands de canons», Schneider et compagnie, invités par le gouvernement à rejoindre l'«Union sacrée», conciliation des différents partis face à l'ennemi commun. Devant les flots d'or générés, l'Etat fait voter en juillet 1916, non sans résistance, une contribution sur les bénéfices de guerre. Les industriels, comme le montre bien François Bouloc dans son livre «Les profiteurs de guerre» (1), cherchent à échapper à cet impôt qu'ils jugent infâmant, car on veut les mettre dans le même panier que les mercantis. Mais l'argent tombe, versé par plus de 1 million de contribuables. Plus problématiques sont les conflits d'intérêt. Louis Loucheur, l'ex-président de Hotchkiss, gros fabricant de mitrailleuses, devient sous-secrétaire d'Etat à l'artillerie et aux munitions. Les profits de Hotchkiss montent en flèche. François Bouloc cite plusieurs lettres de soldats exaspérés : «*Nous nous battons pour eux, ces bandits qui nous gouvernent, pour leur faire des rentes après la guerre à cette bande de salauds.*» La guerre aurait cimenté les classes sociales, forgé une nation. Elle engendrera, économiquement, un ressentiment tenace et lourd de conséquences ■

1. Editions Complexe (392 p., 26 €).

Coup de griffe. Créé en 1915, l'hebdomadaire satirique «La Baïonnette» compte Apollinaire et Mac Orlan parmi ses contributeurs. Il fait la part belle aux dessinateurs, tel Jacques Nam (ci-dessus), très inspiré dans la caricature des profiteurs. En légende du dessin d'Hermann Paul (ci-contre), on lit : «*Ils sont épatants ! Voilà 18 mois que je leur vends 3 francs du vin à 12 sous et ils ne pensent même pas à me casser la gueule.*»

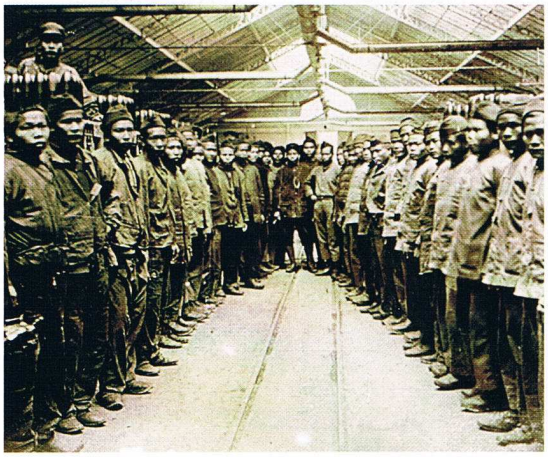


MARY EVANS/RUE DES ARCHIVES - DR

L'internationale combattante

PAR **FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN**

Jeu des alliances oblige, le monde entier vient se battre en Europe.



▲ **Recrutés.** Fin mai 1916, au camp de Mailly, dans l'Aube, le général Gouraud passe en revue la 1ère brigade russe, « superbe dans son uniforme vert qui se confondait avec les bois », note-t-il. 40 000 soldats russes sont engagés pour la France au cours du conflit.

◀ **Réquisitionnés.** Des annamites employés à l'arsenal de Tarbes à la peinture des obus, en 1916. La main d'œuvre coloniale est mise à contribution dans les usines d'armement.

MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE-PAYS DE MEAUX

Portugal, Indochine, Russie, Pologne, Chine... Ils sont venus de partout pour se battre en Europe. Les Portugais se font asticoter par les Allemands dans leurs colonies de l'Angola et du Mozambique. Le ton monte. Les premiers réquisitionnent les bateaux des seconds, qui leur déclarent la guerre le 9 mars 1916. Utilisés comme force d'appoint, les Portugais seront sacrifiés par Foch, en avril 1918, lors de la bataille de la Lys. Il leur faudra tenir contre des Allemands cinq fois supérieurs en nombre. Les pertes effroyables (8 000 tués) atteignent près de 40 % des effectifs. Un cimetière militaire à Richebourg Neuve-Chapelle, dans le Pas-de-Calais, leur rend hommage. Les Russes sont encore plus nombreux. Soumis à la pression française et en échange de munitions, le tsar Nicolas II expédie, en 1916, 40 000 hommes qui s'embarquent à Vladivostok. La moitié combat en Grèce, la moitié en France, à l'est du Chemin des Dames. L'année suivante, la révolution éclate dans leur pays. Des soviets se forment et les soldats demandent à rentrer en Russie. L'état-major, qui craint une contagion des idées révolutionnaires, les isole au camp de La Courtine, dans la Creuse. Mais là-bas, le fossé se creuse entre bolcheviks et loyalistes. Des heurts éclatent. Les loyalistes russes sont évacués, puis chargés – la France ne veut surtout pas s'en mêler – de mater les mutins qui ont établi, au sein du camp, la première république soviétique autogérée. On est en septembre 1917. L'assaut, qui restera longtemps secret, est donné le 18. Il y a plus de 150 tués. Près de 1 300 rebelles sont envoyés dans les colonies pénitentiaires d'Algérie, 10 000 soldats sont enrôlés comme travailleurs militaires, avant d'être rapatriés à Odessa, en 1919. C'est une page méconnue de l'histoire de France.

Jaunisse. On a également peu parlé des travailleurs chinois réquisitionnés à partir du comptoir de Shanghai pour travailler dans les usines d'armement. Le Chinois ne peut être soldat, mais il peut manier les explosifs. Comble du cynisme : les ictères, ou jaunisses, conséquence d'un maniement prolongé de la mellite, sont nettement moins visibles sur la peau asiatique. Les Japonais, eux, paieront moins de leur personne : ils s'emparent des comptoirs allemands en Chine – dont Tsingtao, où les Allemands avaient créé la première bière chinoise –, dans le Pacifique – les îles Mariannes et Salomon, que les Américains devront reconquérir en 1942 –, mais ils estiment que la situation en Europe n'est pas de nature à mettre en danger leur sécurité intérieure. Ils acceptent toutefois de livrer de l'acier et de convoyer jusqu'en Méditerranée des troupes australiennes et néo-zélandaises. La mondialisation de la guerre est plus que jamais d'actualité ■

La fin d'un monde

PAR **MARC DUGAIN***

Les avancées de la science, de la médecine, de l'industrie promettaient un monde meilleur. Première guerre du XXe siècle, 14-18 n'eut que le pire à offrir.

Hommes-machines. L'intérieur d'un char Saint Chamond, opérationnel à partir des offensives du Chemin des Dames, au printemps 1917.

Le tournant du siècle a été enchanteur. La science sur laquelle Tchekhov misait tous ses espoirs progresse à une vitesse exponentielle et dans tous les secteurs. Le positivisme entraîne un raz de marée, la connaissance l'emporte sur la foi, la maladie recule, l'homme se croit en passe de vaincre Dieu. Le XXe siècle se lève sans brume. L'automobile fait son apparition, le chemin de fer quadrille l'Europe jusque dans ses régions les plus reculées, on s'essaie à voler avec un succès croissant, on défie Archimède sur toutes les mers du monde avec des navires gigantesques. Les profondeurs marines ne sont pas en reste, on sait désormais les explorer sans s'asphyxier. Cette promesse de l'aube d'un temps moderne, où la médecine vaccine l'homme contre des drames que l'on croyait inévitables, ne durera pas. Il en va ainsi de notre histoire technologique, où chaque découverte porte en elle les germes du bien et du mal. Dans l'arrière-cuisine de la salle des fêtes où l'on célèbre la Belle Epoque, la grande destruction se prépare. Les premiers poilus qui montent au front en 1914, sans doute parce que beaucoup d'entre eux, originaires de la France rurale, se tenaient éloignés de la révolution technologique en marche, ont découvert, stupéfaits, que la capacité de notre espèce à tuer a pris une dimension considérable. La guerre, elle aussi, s'est modernisée. La grande industrie, en se mettant au service de l'horreur, lui donne des moyens de destruction inconnus jusque-là. Des hauts-fourneaux on extrait une artillerie démoniaque, des chars blindés. De l'industrie chimique on distille le gaz moutarde à l'origine d'un phénomène nouveau : cette guerre finie, on en mourra encore.

MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE-PAYS DE MEAUX

Alerte au gaz. Les premières attaques au gaz, en 1915, rendirent fous les soldats, qui ne comprenaient rien à cette arme nouvelle.

Apocalypse. Pour la première fois, la guerre s'est propagée à la troisième dimension, le ciel. Mais la modernité de cette guerre n'est pas seulement dans son impressionnante capacité de destruction. Elle est aussi dans les esprits, totale et apocalyptique. Pendant quatre ans, de part et d'autre, le champ de bataille autrefois recouvert du voile de l'héroïsme sombre dans une boucherie sidérante, inexorable, comme si plus personne n'avait la force de s'extraire de cette fascination pour le mal absolu. Après des mois d'abattoir, sait-on encore pourquoi on meurt et on tue ? La haine n'est plus entretenue par des raisons idéologiques mais par les morts eux-mêmes. Et personne ne peut se résoudre à avoir vu de ses yeux une telle tragédie moderne si ce n'est, à la fin, pour vaincre. Se poser la question de l'utilité d'un tel massacre est alors l'expression même du défaitisme et de l'insulte aux disparus. Et une fois encore, le bien et le mal font la course. Alors que la science et l'industrie redoublent d'efforts pour plus et mieux anéantir, la médecine se dépasse pour réparer des bras, des jambes, des visages soufflés par cette déflagration sans précédent. La guerre de 14 est l'antichambre de la guerre absolument moderne. Elle ne sera vraiment elle-même que lorsque l'extermination systématique de populations civiles s'y ajoutera. Il n'y aura pas longtemps à patienter ■

*Ecrivain et cinéaste. Auteur, notamment, de « La chambre des officiers » (JC Lattès, 2001)

▲ **Dévotion.** Un hôpital à Anvers (Belgique), en 1914. Au chevet des « gueules cassées », les infirmières s'efforcent d'apaiser les traumatismes du corps et de l'âme.

Au bout du compte

27 000 soldats français sont tués en une seule journée, le 22 août 1914. Lors du jour le plus sanglant de notre histoire, l'attaque est donnée en direction des Ardennes, vers Arlon et Virton, au nom de l'offensive à tout-va, « *principe métaphysique* » de l'armée française selon la formule gaullienne du « Fil de l'épée ». « *Attaquons, attaquons... comme la lune* », fera-t-on chanter au général Lanrezac, qui commandait la 5e armée.

Les deux tiers de l'armée française sont engagés à Verdun de février à décembre 1916, selon le principe de la noria (rotation), mis en place par Pétain. Pour Falkenhayn, le chef d'état-major général allemand, il s'agit de « *saigner à blanc l'armée française* ». **45 millions** d'obus sont tirés, apogée du rôle de l'artillerie sur un champ de bataille.

40 000 soldats français se mutinent d'avril à juin 1917, essentiellement entre Soissons et Reims. La nation française est la seule à connaître ces refus collectifs d'obéissance. Autre originalité méconnue : les grèves de femmes, en particulier dans la couture, avec **10 000** midinettes parisiennes qui manifestent, le 19 mai 1917, pour la « *semaine anglaise* » et une indemnité de vie chère de 1 franc par jour. C'est la première fois que les femmes participent à un mouvement social.

100 % d'augmentation des prix entre avril et juillet 1917. Avec la guerre, la France découvre l'inflation – le prix des légumes quintuple au printemps 1917. L'Allemagne, victime du blocus continental des Anglais, connaît la famine la même année, après une récolte catastrophique de pommes de terre. Cette calamité sans précédent va relancer, après guerre, l'idéologie du *Lebensraum* (« espace vital »), à l'Est.

48 000 soldats sont perdus le 8 août 1918 par l'armée allemande, dont 33 000 prisonniers. Les Allemands croyaient avoir lancé des offensives décisives au printemps 1918, mais l'échec démoralise les troupes, au sein desquelles le nombre de redditions monte en flèche. Le 8 août, **plus de 500** chars anglais et français, couverts par des avions, s'élancent autour du saillant de Moreuil, au sud-est d'Amiens. Ce sont les tanks alliés qui ont fait basculer le cours de la guerre.

2,6 millions de soldats britanniques sont d'abord engagés sur la base du volontariat, la Grande-Bretagne n'ayant pas de loi sur le service militaire. Ces volontaires dits de « *l'armée Kitchener* » – le ministre de la Guerre – sont surtout issus des classes sociales aisées, les ouvriers, moins vaillants et plus fragiles financièrement, préférant rester au foyer. En 1915, une campagne de recrutement est mise sur pied pour former les « *bataillons de copains* » à partir d'habitants d'un même secteur. Il s'ajoutera **1 million** de Canadiens, d'Australiens, et de Néo-Zélandais (Anzac). Ces nations considèrent l'engagement dans les Dardanelles, en 1915, comme leur acte de naissance.

94 000 soldats sont morts par gaz, soit 1 % des pertes totales de la guerre. La plupart – **56 000** – des victimes sont russes, faute de production et de diffusion de moyens de protection. C'est surtout la première vague de chlore, lâchée le 22 avril 1915 par les Allemands à Ypres, qui est mortelle, les masques parvenant ensuite à limiter les ravages. L'épouse de l'inventeur de ce gaz, Fritz Haber, horrifiée, se suicidera.

◀ **Pioupiou.** Un fantassin en uniforme bleu horizon. Au fil des combats, on récupère chez l'ennemi de quoi améliorer son confort. Ainsi des robustes bottes allemandes, préférées aux godillots français.

DR - THE GRANGER COLLECTION NYC/RUE DES ARCHIVES

300 000 ouvriers travaillent à Paris en novembre 1918, contre **61 000** fin 1914. La capitale s'est transformée en un gigantesque arsenal.

10 députés français sont tués au combat. 220 étaient en âge de partir au front, mais ils furent autorisés à échanger leur fusil contre leur siège et une vingtaine seulement continuèrent de se battre.

400 000 soldats français coupés de leurs foyers se voient attribuer des marraines de guerre.

3 millions de lettres, en moyenne, partent chaque jour du front. Ce secteur postal est plus important que le trafic normal.

700 kilomètres serait la distance obtenue si l'on mettait bout à bout tous les cimetières militaires de la Première Guerre qui se trouvent en France.

> « Ici à l'hôpital, la mort irrévocable tout comme là-bas. On se sentait comptés, guettés, numérotés dans la grande réserve des partants de demain. »
>
> **Céline, « Voyage au bout de la nuit ».**

600 000 âmes errantes, autrement dit, de soldats dont le corps n'a pas été retrouvé, sont recensées. Il y aurait à peu près **200 000** Français, **200 000** Allemands et **200 000** Anglais.

15 millions de pertes militaires, et **22 millions** de blessés, sont estimées, sur 74 millions de soldats mobilisés pendant la guerre. Quelques millions de civils sont décédés – dont un demi-million victimes de la famine à cause du blocus allié – et **850 000** Arméniens. Les pays les plus touchés sont l'Allemagne (**2 033 000** tués), la Russie (**1 800 000**), la France (**1 375 000**), l'Autriche-Hongrie (**1 100 000**), la Grande-Bretagne (**900 000**) et la Turquie (**800 000**). Les Etats-Unis arrivent en onzième position (**114 000** tués sur 5 millions d'Américains mobilisés), derrière la Roumanie et la Serbie. En comparaison, la Seconde Guerre mondiale aura fait **60 millions** de morts, dont une majorité de civils. *

* Source : « Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 », sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, (Bayard, 1343 p., 57 €).

Le Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux

Un équipement culturel moderne

Au cœur du Pays de Meaux, à 3 km du centre de Meaux, le musée est un nouvel équipement culturel qui se veut un véritable lieu de vie, d'animation et d'échanges.

Le musée, c'est :

3 000 m² d'exposition permanente | 300 m² d'exposition temporaire | un auditorium de 120 places | un centre de documentation (8 000 ouvrages) ouvert au public sur rendez-vous à partir de janvier 2012 | une librairie/boutique | un café | un parc paysager de 16 hectares | un toit-terrasse avec vue panoramique sur Meaux et sa région.

Ils accompagnent la création du Musée de la Grande Guerre

De nombreux partenaires institutionnels et économiques soutiennent le Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux

MUSÉE DE LA GRANDE GUERRE

PAYS DE MEAUX

OUVERTURE 11 NOVEMBRE 2011 MEAUX

ROUTE DE VARREDDES, MEAUX. 01 60 32 14 18. WWW.MUSEEDELAGRANDEGUERRE.EU